

ENTRETIEN – ÉRIC MARTY

“Aux USA, le mot 'romantique' est un synonyme de 'français' !”

Enfin un travail historique de fond sur ce qu'il en est du sexe en Europe et aux États-Unis depuis les années 1960. “Le Sexe des Modernes” éclaire avec élégance les relations tumultueuses entre les deux continents. Rencontre avec son auteur. PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE PETIT



“AU LIEU DE CONCOURIR à déconstruire le genre, les LGBT nouvelle manière s'emploient désormais à le reconstruire”, analyse Éric Marty.

Marianne : Qu'est-ce qui vous a incité à écrire ce livre sur le sexe nourri de littérature et de philosophie ?

Éric Marty : Le désir de comprendre. Comprendre ce qui nous arrive. Pourquoi – presque soudainement – les idées de genre, de normes sexuelles, de droits LGBT... sont devenues incontournables de manière quasi planétaire. Or ce qu'il y a de fascinant, c'est que ce processus a pour origine... de la pensée, tout simplement. Ma démarche a été alors d'aller aux textes. Butler and Co, bien sûr, mais aussi les Français, ceux que j'appelle les « modernes » – Lacan, Foucault, Derrida... –, puisque Butler s'appuie sur ce qu'elle appelle la « French theory » pour construire la grande doctrine du genre. Mais l'histoire des idées est toujours une guerre, et cette *French theory* n'est à mes yeux et aux siens qu'une fiction américaine. Le roman de notre histoire présente

commence par là.

Vous avez donc cherché à démêler cet imbroglio théorique ?

J'ai voulu interroger ce faux détour par l'Europe opéré par Butler pour mieux comprendre ses propres apports et ses stratégies. Cela m'a permis de relire les modernes français que notre époque tend à éloigner et de mettre au jour l'imaginaire porté par ces deux grandes séquences au travers des objets avec lesquels Butler, Lacan et les autres jouent : le travesti, la castration, l'homosexualité, le phallus (lesbien ou non), et leurs supports esthétiques ou non : la photo, le cinéma, la peinture... puisque c'est toujours au travers de l'image que le genre accède au trouble.

Trouble dans le genre, de Judith Butler est paru aux États-Unis en 1990 et a été publié en France en 2005. En quoi ce livre marque-t-il une étape dans la réception de ces études ?

Je crois que son importance peut se lire tout entière dans son titre, et dans la promotion neuve qui est faite du vieux mot français « *gen-der* ». Elle, en grande rhétoricienne dont c'est la profession [*Judith Butler est institutionnellement professeur de rhétorique à l'université de Berkeley, en Californie*], par la place qu'elle donne au mot « genre », déplace de manière magistrale toutes les problématiques qui utilisaient ce terme mais sans lui donner ce rôle de rupture, de change-

ment de régime dans l'espace du savoir et des combats politiques.

Le sexe, ce n'est pas le genre. Quel est le sens exact de ce mot d'ordre ?

Depuis la nuit des temps, les hommes et les femmes n'ont cessé de souffrir ou de jouir des écarts entre leur morphologie sexuelle et leurs identités imaginaires. La notion de genre éclaire alors bien des choses : c'est le moyen par lequel une communauté vise à gommer ces écarts en assignant les individus à une position qu'on dira donc « *génrée* » : homme ou femme. Mais cette assignation est-elle « sociale », comme le promet Butler ? Ou bien relève-t-elle d'une construction symbolique plus primitive ? Par exemple liée à l'interdit de l'inceste, liée à des partages de fonctions qui sont psychiques, familiales, historiques également, et où la fameuse binarité homme/ femme se réécrit en permanence, se réinvente, s'échange... Le genre n'est plus alors une norme binaire inflexible, assujettissante, mais l'espace d'une intersubjectivité des « sexes » qu'illustre l'incroyable diversité des images du masculin et du féminin que les civilisations ont produites. Mon livre vise, par cette confrontation permanente entre la théorie du genre et la pensée des modernes, à ouvrir la notion de genre au-delà de la définition restreinte posée par Butler.

Votre sous-titre *Pensée du neutre et théorie du genre* oppose deux ordres

: l'ordre symbolique d'un côté, l'ordre social de l'autre... Pouvez-vous préciser les enjeux de cet affrontement entre l'Europe et les États-Unis ?

J'ai été frappé de voir comment Butler, tout en empruntant beaucoup aux modernes, non seulement les disqualifiait, mais les assignait à une identité géoculturelle au travers d'un mot qui, aux États-Unis, vaut comme synonyme de « Français », celui de « romantique » : la disqualification de Lacan, Derrida, Foucault... passe par ce terme un peu étonnant, qui renvoie › Ent › au goût de l'échec, à la trop grande subjectivité, voire au sentimentalisme. À cela, Butler oppose donc le pragmatisme social, qui n'est fait que d'interactions, où l'espace social est une totalité sans dehors et où s'exercent tous les ressorts de la psychosociologie américaine : l'*agency*, l'*empowerment*, le *care*... Une pensée du mouvement, de l'adaptabilité, de l'identité entre les conditionnements sociaux et l'*agency* (puissance d'agir) individuelle, et aux yeux de qui l'idée que le sujet, comme chez Lacan, est de par sa structure symbolique lié au manque ne peut être qu'une idée romantique... Le neutre, c'est alors ce qui, chez les modernes, joue le rôle d'une sorte de joker pour échapper à la loi du genre. Le neutre, c'est-à-dire ce qui n'est ni masculin ni féminin... par exemple le corps-sans-organes de Deleuze, le travesti oriental ou le castrat chez Barthes, l'« invagination » derridienne, et toutes ses inventions étonnantes (comme le péniclitosis) qui aspirent à cette suspension de binarité qui est l'autre nom du neutre.

Jean Genet (1910-1986) occupe une place centrale dans votre essai. Qu'apporte de nouveau le personnage de Divine, dans *Notre-Dame-des-Fleurs* (1943), au regard de la figure du travesti ?

Divine est le premier grand travesti moderne, mais, loin d'être celui qui dévoile l'« inflexibilité des normes hétérocentrées », il met en évidence l'incroyable plasticité du désir hétérosexuel puisque sa proie est précisément l'hétérosexuel, à qui il offre, comme travesti, l'objet qui, à ses yeux, lui manque et qu'il incarne : la « femme qui bande ». Ce jeu du travesti et de l'hétérosexuel trouve son illustration dans l'étonnante lecture qu'en fait Sartre avec son *Saint Genet, comédien et martyr* (1952), où il se met en scène dans une sorte de coït imaginaire avec le travesti de Genet. Et même si Butler a fini par se débarrasser du drag-queen, comme relevant du « *divertissement hétérosexuel haut de gamme* », le travesti est si fascinant qu'il revient chez elle sous la forme du « travesti lesbien », du travesti auquel, seule la « lesbienne » peut donner l'onction d'une vraie métamorphose, d'un vrai trouble dans le genre.



“LE SOURIRE LÉONARDIEN, androgyne, inventé et reproduit par Léonard de Vinci de manière sérielle, abolit la différence des sexes ou des positions de parentés”, explique Éric Marty.

Le castrat dans *Sarrasine* (1830), de Balzac, est celui qui révèle les impostures sexuelles de la société de la Restauration. Que nous dit cette nouvelle géniale des sexes et des genres ?

Ce personnage est un chanteur d'opéra émigré du monde baroque de la Rome du XVIII^e siècle dans un salon bourgeois de la naissance du ca-

pitalisme : il en est le « spectre », à la fois le maître et le fantôme, possesseur du capital, chef de famille déviant construisant une parentalité monstrueuse. Et ni homme ni femme, cet ancien soprano travesti de l'Opéra défait toutes les places sexuées de cette société nouvelle de l'âge bourgeois, et qui tente donc en vain d'édifier une opposition socialisée du masculin et du féminin sur les nouveaux rapports de propriété.

Roland Barthes attribue à l'androgyne ce que Freud appelait le « sourire léonardien ». Qu'est-ce qui caractérise ce sourire ?

Voilà l'exemple parfait de l'inventivité de l'imaginaire du neutre, car la question du genre ne se contente pas de mots mais elle a besoin d'images, comme ce sourire-là, ou comme celui du chat du Cheshire d'Alice, que convoquent Foucault ou Deleuze avec Lewis Carroll. Le sourire léonardien, c'est ce sourire androgyne qu'invente et reproduit Léonard de Vinci de manière sérielle et qui abolit la différence des sexes ou des positions de parenté puisqu'il illumine de son neutre des visages tant masculins que féminins, maternels et filiaux. Barthes ajoute à ce sourire pictural une coloration orientale par la spiritualité zen qu'il incarne à ses yeux.



Le Sexe des Modernes. Pensée du neutre et théorie du genre, d'Éric Marty, Seuil, 502 p., 25 €.

Vous concluez par une mise à distance du mouvement LGBTQI. (...) Quelle leçon reprenez-vous de votre longue traversée de l'histoire récente du sexe ?

La question qu'on peut se poser, c'est celle de savoir si cette prolifération des sigles, acronymes, néologismes, est l'effet d'une pensée réellement déconstructrice ou le simple reflet d'une manie américaine bien antérieure et qui n'est pas sans rapport avec l'univers du pragmatisme qui est au cœur de l'idéologie américaine. Mon épilogue part de l'image de l'hermaphrodite que retient Foucault et qui, paradoxalement, l'amène à une sorte d'utopie de déssexualisation : s'extraire du dispositif de sexualité, invention normative de l'Occident moderne.

Pourquoi cette prise de distance alors avec les LGBT à la fin de votre livre ?

Peut-être parce que la figure du trans, qui semble être devenue la figure ultime et hégémonique de leur combat, restaure et conforte ce dispositif par la demande insistante et parfois *borderline* d'assignation sexuelle, celle d'être d'un sexe, de sorte que les LGBT nouvelle manière, au lieu de concourir à déconstruire le genre, s'emploient désormais à le sur-construire. n PROPOS RECUEILLIS PAR PH.P. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE PETITPROPOS RECUEILLIS PAR PH.P.

